

Quels imaginaires pour la sobriété ?

Une incursion dans la science-fiction.

Synthèse de la conférence du 6 février 2024 pour le cycle *Moins, c'est mieux.*

Colin Pahlisch - Centre de compétences en durabilité (CCD-UNIL)

Observatoire des Récits et Imaginaires de l'Anthropocène ([ORIA](#))

Bonjour à toutes et à tous, et merci d'être venus si nombreuses et nombreux !

Et puisqu'il va être question de récits et d'imaginaires ce soir, j'aimerais commencer par vous raconter une histoire. Je vous propose un voyage dans le temps, direction la Grèce Antique, au IV^{ème} siècle avant J.-C. C'est l'histoire de Diogène de Sinope, un philosophe qui s'était voué à une quête radicale d'indépendance et de liberté, notamment à l'égard des possessions matérielles. Il ne possédait en tout et pour tout qu'un manteau pour se vêtir, un bâton pour marcher et une écuelle pour manger, boire et parfois demander l'aumône. La légende raconte qu'un jour, alors qu'il était occupé à boire dans son écuelle à une fontaine, il voit un enfant, ou un jeune homme, mettre ses mains en coupole pour se servir de l'eau. Et soudain, c'est la révélation : il se dit « mais pourquoi m'embêter à transporter ce bol, alors que je peux simplement me servir de mes mains ! Il jette son écuelle, gagnant ainsi encore un peu d'indépendance et de liberté.



Figure 1 Nicolas Poussin, *Diogène jetant son écuelle (détail)*, 1648, Paris : Musée du Louvre

Concernant notre sujet de ce soir, cette histoire nous révèle d'abord que la question de la sobriété ne date pas d'hier. Elle nous montre aussi que l'un de ses enjeux essentiels, c'est la capacité à nous limiter, plus précisément à nous *autolimiter*. La légende de Diogène nous pose cette question : les possessions matérielles accroissent-elles vraiment notre liberté ?

Au-delà de sa valeur philosophique, cette histoire a aussi une valeur *en tant qu'histoire*. En effet, au regard des problèmes complexes que nous pose l'existence, les histoires ont toujours eu le pouvoir de nous orienter, de nous aider à réfléchir. Comme l'indique le psychologue du Jérôme Bruner : « Concevoir une histoire, c'est le moyen dont nous disposons pour affronter les surprises, les hasards de la condition humaine, mais aussi pour remédier à la prise insuffisante que nous avons sur cette condition. » (Bruner, 2002)¹ Face à un enjeu comme la sobriété, s'intéresser aux histoires et aux imaginaires équivaut à explorer les représentations que nous en avons et dont nous héritons au travers de la culture. S'aventurer dans les récits du passé, c'est peut-être aussi se donner les moyens de les transformer pour construire un futur meilleur.

Parmi tous les arts du récit, la science-fiction représente une forme de création particulièrement féconde, quand il s'agit de s'interroger sur le futur. Non qu'elle aurait le pouvoir de prédire l'avenir, mais parce qu'elle consiste à créer des images du futur, dans lesquels certains enjeux du présent viennent se refléter, comme dans un miroir grossissant. Comme le souligne le spécialiste du genre et poéticien lausannois Marc Atallah : « En l'occurrence, l'acte de déformer notre monde [qu'opère la science-fiction] sert à mettre en évidence certaines de ses composantes, de ses défauts et de ses paradoxes en regard de la vie humaine (ce que nous percevons de notre visage dans un miroir grossissant ne se voit pas dans un miroir normal). On comprend alors mieux pourquoi cette mise en évidence n'est jamais orientée vers l'avenir mais toujours vers le présent : elle se dirige en effet vers celui qui se mire dans l'image déformée, c'est-à-dire le lecteur ou le spectateur » (Atallah, 2016). Se plonger dans la science-fiction pour interroger notre rapport à la sobriété, c'est donc tenter de décrypter les traits les plus distinctifs de ce rapport, au fil de l'évolution culturelle de nos représentations.

Plus précisément encore, parmi les traditions poétiques de la science-fiction, il en est une spécifiquement dédiée aux enjeux de société, il s'agit de l'utopie. On peut considérer les utopies

¹ Les références bibliographiques se trouvent à la fin du document.

comme des « laboratoires sociaux » dans lesquels les artistes expérimentent d'autres manières d'être-ensemble. L'utopie incarne la forme esthétique par laquelle l'être humain se représente en tant qu'être social, ou selon les mots de l'historien Alain Touraine : « L'utopie est la mise en forme de l'idée que l'être humain est entièrement social, qu'il n'a de réalité ni surnaturelle, ni individuelle [...]. L'utopie est un plaidoyer pour *une société créatrice d'elle-même*. » (Touraine, 2000). La tradition utopie comporte trois dimensions : **l'utopie** (ou *eu-topie*), qui est la représentation d'une société idéale, parfaite, un « meilleur des mondes possibles » ; **la dystopie**, représentation d'une société cauchemardesque, d'une société du « pire » qui n'est bien souvent que l'envers de la première ; enfin, **la protopie** (d'après le préfixe grec *proto-*, le premier, l'essai, l'original (un élément qu'on retrouve dans le mot *prototype*), qui est la représentation d'une société en train de se faire, en train de se transformer, oscillant donc entre l'utopie et la dystopie.

S'agissant de la sobriété, je vous propose maintenant un petit tour d'horizon afin d'explorer à quoi ressemble chacun de ces types de sociétés dans l'imaginaire de la science-fiction. À chaque étape de cette investigation, nous lirons un court extrait d'une œuvre littéraire de science-fiction qui illustre cette société de sobriété. Enfin, nous pourrions relier à chacun de ces types de société une certaine conception de l'être humain et des rapports sociaux dans l'histoire de la philosophie occidentale.

Dystopie de la sobriété – une société du manque

Comme on l'a vu avec l'exemple de Diogène, la sobriété renvoie au rapport que nous entretenons avec l'idée de limitation, qu'elle soit individuelle ou collective, subie ou choisie. Généralisée à une société entière, l'expression dystopique de cette visée confine à une société du *manque*. Autrement dit, une société dans laquelle les ressources nécessaires à la satisfaction de nos besoins se trouveraient radicalement restreintes, ou auraient complètement disparues. On retrouve ce type de vision dans de nombreuses œuvres de science-fiction, telles que *Ravage* de René Barjavel (1943), *En panne sèche* d'Andreas Eschbach (2008) ou *Aqua TM* de Jean-Marc Ligny (2006). Suivant cette conception dystopique, la restriction d'accès aux ressources engendre une augmentation radicale de la violence sociale, comme en témoigne cet extrait de *Ravage* de René Barjavel. *Ravage* nous transporte à Paris, au XXI^{ème} siècle, dans une société technophile où tout fonctionne à l'électricité. Soudain, c'est la panne, le courant s'arrête, la société ne tarde pas à se déliter.

Depuis le lever du soleil, la chaleur et la violence du vent augmentaient de concert. Il fallait pourtant aller chercher de l'eau et quêter quelque nourriture. Les boutiques d'alimentation que les pillards avaient jusque-là épargnées et les cafés perdus dans les quartiers déserts subirent à leur tour l'assaut des foules affamées... Rue Saint-Jacques une bande armée de couteaux et de matraques pilla systématiquement trois immeubles et emporta sur des voitures à bras le contenu de tous les garde-manger. Les portes de leurs appartements enfoncées, les malheureux qui tentèrent de résister furent égorgés. Cette bande existait avant les événements qui lui avaient permis d'opérer au grand jour. Son chef, un repris de justice d'une intelligence et d'une brutalité peu ordinaire avait su immédiatement tirer parti de la situation... Mais des gens habituellement honnêtes ne tardèrent pas à suivre son exemple. Dans les jours qui suivirent, des groupes, des bandes se formèrent, sous l'autorité d'un chef qui s'était imposé par sa force ou son esprit de décision. Ces bandes vécurent en ravissant au plus faibles et aux isolés leurs provisions. Des collisions sanglantes les mirent aux prises avec des patrouilles d'agents ou de gardes nationaux. Comme leur nombre et leurs effectifs augmentaient sans cesse, toute force de police disparut bientôt et dans la capitale ravagée se mit à régner sans contrainte la loi du plus fort. (Barjavel, 1943, p.61)

Comme on peut le lire dans cet extrait, face à la pénurie la société s'effondre et l'être humain sombre dans la barbarie. On peut retracer l'inspiration de cette perspective socio-politique très pessimiste dans la philosophie du britannique Thomas Hobbes, au XVIIe siècle. Pour Hobbes, l'état de nature de l'être humain est ce qu'il nomme « la guerre de tous contre tous ». Il l'expose en ces termes dans son traité *Du Citoyen*, qui date de 1642 : « je montre d'abord que l'état des hommes sans société civile (lequel état peut être nommé l'état naturel) est rien sauf une guerre de tous contre tous ; et que, dans cet état, tous ont le droit de toutes choses. » (Hobbes, 2010[1642]). Cette idée qu'en période de crise, l'homme redevient « un loup pour l'homme » contribue à entretenir la peur d'un changement social et à décourager toute tentative réformatrice de grande ampleur. En même temps, cette vision entérine le système de consommation et de production actuel et lui permet de perdurer.

Utopie de la sobriété - une société de l'abondance frugale²

À l'autre extrémité du spectre, la vision utopique de la sobriété confine à une société de l'abondance frugale. Suivant cette conception, c'est la société entière qui serait parvenue à intégrer le principe d'autolimitation au niveau systémique. Selon ce modèle utopique, chaque individu saurait se satisfaire de peu, au nom d'un idéal partagé d'équilibre et d'harmonie les ressources terrestres et d'égalité avec autrui. Dans la littérature de science-fiction, c'est le roman *Ecotopia* d'Ernest Callenbach (1975) qui a développé cette hypothèse de manière la plus poussée. Dans cette fiction, les États de Washington, de l'Oregon et de la Californie ont fait sécession pour créer un seul grand état, l'*Ecotopie*, où règne le principe d'équilibre. Le roman raconte la visite en *Ecotopie* d'un journaliste américain, William Weston. D'abord sceptique, il se laissera petit à petit convaincre par la bonhomie et le bien fondé des politiques de sobriété écotoapiennes.

Voici un extrait de son entretien avec le ministre de l'agriculture qui décrit à Weston le fonctionnement de la politique de production alimentaires écotoapienne.

J'interroge ensuite le vice-ministre sur la production alimentaire écotoapienne et le conditionnement [...]. Il faut vous souvenir, dit-il, qu'à ses débuts, l'*Ecotopia* a dû faire face à une capacité alimentaire très supérieure à ses besoins. [...] La crise politique ayant mis fin à nos exportations alimentaires vers les Etats-Unis, notre défi consistait à diminuer notre production agricole de manière radicale. En même temps, nous désirions en finir avec les pratiques polluantes dues à la culture intensive. Par chance notre nouvelle politique de l'emploi qui réduisait à une vingtaine d'heures la semaine de travail normale nous a beaucoup aidés. [...] avec la simplification du conditionnement de la nourriture nous avons aussi réalisé beaucoup d'économies dans la grande distribution. Ainsi que le savent vos responsables de la chaîne alimentaire un magasin proposant mille produits différents est beaucoup moins difficile à gérer qu'un magasin qui en propose cinq mille comme les vôtres. Mais nous avons sans doute fait nos plus grandes économies en supprimant les nombreux produits pré-cuits et conditionnés. Ils ont été interdits par la loi pour des raisons de santé publique [...] (Callenbach, 2021[1975] pp.52-53).

² Cette notion est particulièrement développée aujourd'hui par Serge Latouche (Latouche, 2020) ou Jean-Baptiste de Foucauld (de Foucauld, 2010).

Comme on peut le lire ici, le respect de l'équilibre des ressources terrestres et la pondération des besoins individuels est au cœur des préoccupations en *Ecotopie*. C'est chez le philosophe Jean-Jacques Rousseau qu'on trouve cette vision. Rousseau conçoit l'être humain comme un élément intégré à la nature, avec laquelle il entretient des rapports sobres et harmonieux. Dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, le philosophe nous livre sa vision de ce qu'il nomme « état de nature » : « En le considérant [*l'être humain*] en un mot, tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous. Je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits. » (Rousseau, 2012[1755])

Chez Rousseau, la clé du bonheur réside dans la recherche d'une relation authentique et sans fards avec ce monde qui lui est donné en partage comme à toutes les autres créatures.

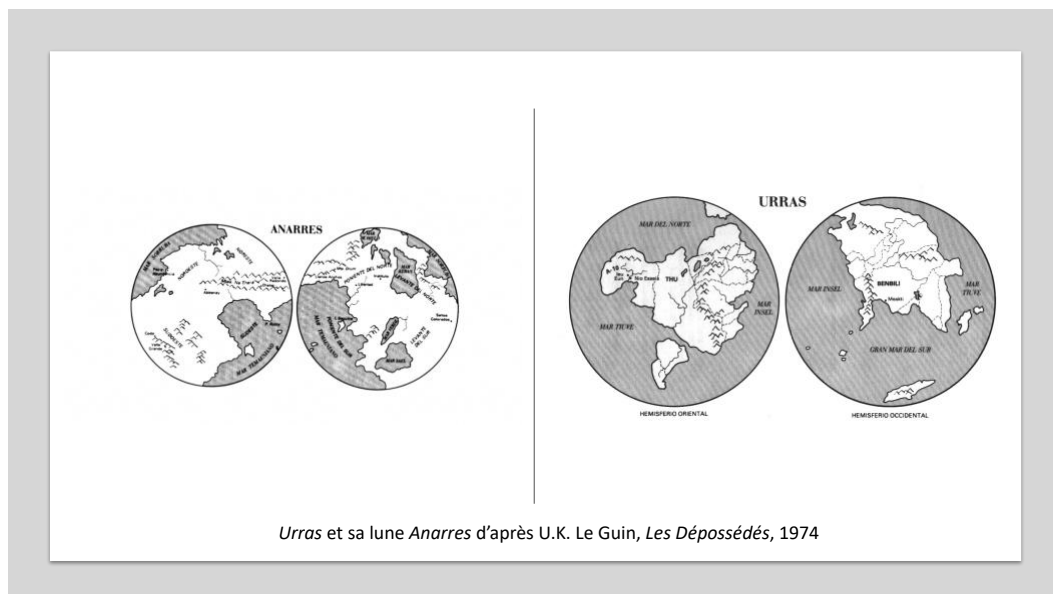
Cette vision utopique traduit une pensée qui est sans doute au cœur de l'idée de sobriété : la recherche de la félicité ou du bonheur. Bonheur qui résulte d'une meilleure compréhension de soi, et d'un rapport harmonieux avec le vivant.

On le pressent à travers ces deux premiers types d'imaginaires sociaux, la sobriété renvoie à des questions bien plus profondes que celle simplement de l'organisation d'une société. Elle ressort à une certaine vision de la nature humaine. Elle touche à la question des croyances et des valeurs. Ce sont donc avant tout ces croyances et ces valeurs qu'il s'agit d'interroger et de discuter, afin de transformer notre manière d'être et d'agir collectivement si l'on veut préserver le vivant et assurer un accès égalitaire aux ressources de la planète. C'est justement la nécessité du débat et de la discussion démocratique que met en scène le troisième type d'imaginaire que nous allons aborder : la prototopie.³

³ À ne pas confondre avec la « protopie », néologisme issu de l'innovation scientifique, forgé par le futurologue américain Kevin Kelly, la « prototopie » est un concept socio-politique inventé par le chercheur et politologue Français Yannick Rumpala (Rumpala, 2018).

Prototypie de la sobriété - une société mise en débat

On pourrait traduire étymologiquement le terme prototypie par « l'essai de lieu », le lieu en recherche, en friche, en devenir... Ni utopie, ni dystopie, la prototypie se place entre ces deux pôles. Elle désigne la forme imaginaire d'une société qui met en scène de son processus de réalisation. Concernant la sobriété, la prototypie caractérise un récit de société qui ne démontrerait pas une croyance arrêtée sur l'être humain, bon par nature, comme chez Rousseau, ou mauvais par nature comme chez Hobbes, mais qui illustrerait une discussion, un débat, entre ces deux pôles. On trouve quelques récits de ce type-là dans la science-fiction, à l'instar du récent *Ministère du Futur* de Kim Stanley Robinson (2020), et surtout *Les Dépossédés*, d'Ursula K. Le Guin (1974). Sous-titrée « une utopie ambiguë » *Les Dépossédés* met en regard deux mondes, deux planètes. Urras et Anarres. Urras, la planète principale est le reflet de notre société consumériste, productiviste et capitaliste. Anarres, sa lune, abrite, elle une petite partie de la population d'Urras, qui a choisi voilà des siècles, d'émigrer pour créer une société de sobriété.



Le roman raconte la première visite d'un habitant d'Anarres, le physicien Shevek, sur Urras, depuis la scission des mondes. Dans *Les Dépossédés*, contrairement à *Ecotopia*, le regard du visiteur étranger ne sert pas seulement à mettre en valeur les bienfaits et les avantages du monde qu'il visite. En bon scientifique, Shevek pèse constamment le pour et le contre, observe les avantages et les inconvénients de chaque société. La particularité de ce personnage est qu'il ne se comporte pas comme s'il détenait la vérité. Il prend soin d'adopter le point de vue de ses interlocuteurs (même s'il ne le partage pas toujours) dans le but de mieux comprendre sa vision

du monde. En somme, son attitude incarne l'idéal de la posture démocratique : écouter et prendre en compte la vision singulière de chaque personne de manière neutre et égalitaire. Cette attitude pour le moins éthique lui permet d'interroger en profondeur les enjeux de valeurs qui président aux règles de la société sur Urras, comme dans ce passage où il discute avec le médecin Kimoe, à bord du vaisseau qui l'emporte loin d'Anarres.

Est-il vrai docteur Shevek que dans votre société les femmes sont traitées exactement comme les hommes ? [...] N'y a-t-il vraiment aucune distinction entre le travail des hommes et celui des femmes ?

- Eh bien, non, ce serait un critère très...mécanique sur lequel fonder la division du travail, ne trouvez-vous pas ? Une personne choisit son travail en fonction de son intérêt, de son talent, de sa force... qu'est-ce que le sexe viendrait faire là-dedans ?

- Les hommes sont plus forts physiquement, affirma le docteur avec une assurance professionnelle.

- Oui, souvent, et plus grands – mais quelle importance quand nous avons des machines ? Et même lorsqu'il n'y en a pas à notre disposition et qu'il faut creuser avec une pelle ou porter quelque chose sur le dos, les hommes travaillent peut-être plus vite – les plus forts en tout cas -, mais les femmes se montrent plus endurantes... j'ai souvent souhaité être aussi résistant qu'une femme ».

Kimoe le dévisagea, si choqué qu'il en oubliait les convenances. « Cependant, la perte de...de tout ce qui est féminin – de la délicatesse – et la perte de la dignité masculine... Vous ne prétendez tout de même pas que, dans votre travail, les femmes sont vos égales ? En physique, en mathématiques, d'un point de vue... Intellectuel ? Vous ne pouvez quand même pas faire semblant de vous abaisser constamment à leur niveau ? »

[...] Il [Shevek] changea de conversation, mais continua d'y penser. Ce problème de supériorité et d'infériorité devait représenter un problème majeur dans la vie sociale urrastie. (Ursula K. Le Guin, *Les Dépossédés*, 1974, p.45-46)

Ce passage est significatif en ceci qu'il laisse transparaître la croyance qui est à la base de la société Urrastie : celle que tous les humains ne sont pas égaux, qu'il existe des êtres inférieurs et des êtres supérieurs. C'est ce jugement de valeur qui justifie la privatisation des ressources terrestres par une élite, et qui légitime le désir de domination et de destruction du vivant. Or la société de sobriété où Shevek a été élevé s'appuie sur des valeurs opposées : à savoir l'entraide, le partage et la solidarité. C'est ici que se dévoile la référence philosophique principale dont

s'inspire Ursula Le Guin dans les *Dépossédés*, à savoir le philosophe anarchiste russe Pierre Kropotkine. Pour Kropotkine, c'est la solidarité qui caractérise l'état de nature de l'être humain : « [...] le sentiment de solidarité est le trait prédominant de la vie de tous les animaux qui vivent en société [...] En toute société animale, la solidarité est une loi (un fait général) de la nature infiniment plus importante que cette lutte pour l'existence dont les bourgeois nous chantent la vertu sur tous les refrains afin de mieux nous abrutir. » (Kropotkine, 2022[1889]).

Comme son nom l'indique, la planète Anarres est un lieu « anarchique », c'est-à-dire sans *archè* sans structure de pouvoir autoritaire qui aurait le droit de départager les êtres supérieurs des êtres inférieurs. Selon cette lecture, la prototopie de la sobriété représenterait une société qui saurait se garder constamment de la tentation de considérer certains êtres comme inférieurs, comme faits pour être dominés ou privés de ressources au profit des plus « forts ».

Ce que nous apprend ce roman de Le Guin, c'est que la question de l'égalité est au cœur de l'enjeu de la sobriété, et que pour faire progresser l'esprit de sobriété il faut faire progresser l'esprit d'égalité. C'est cette idée qui fait des *Dépossédés*, à mon sens, un grand roman démocratique. Bien sûr, la tâche n'est pas facile. Urras est une planète bien plus grande, plus ancienne et plus puissante qu'Anarres... Mais puisque le rôle de la fiction est, comme nous l'avons dit, de nous orienter dans le monde, on peut, en se basant sur le cheminement du personnage de Shevek, proposer trois valeurs à cultiver pour favoriser la transition vers la sobriété. Parmi ces fragments pour une éthique de la sobriété on trouve :

L'empathie (qui nous conduit à considérer les besoins de tous les êtres comme égaux aux siens propres)

Le courage (courage de questionner les modèles hégémoniques tout autant que de savoir se remettre soi-même en question)

L'autonomie (consistant à préserver en tout temps son indépendance d'esprit et d'action)

Ces trois valeurs articulent la prototopie de la sobriété. Prototopie que, j'espère, les quelques suggestions de lectures que nous venons de passer en revue, de même que la suite de cette soirée, vous convaincront peut-être de continuer à cultiver.

Je vous remercie pour votre attention.

Bibliographie des ouvrages et essais mentionnés :

Ouvrages de référence

ATALLAH, M. (2016) *L'art de la science-fiction*, Chambéry et Yverdon-les-Bains, ActuSF et Maison d'Ailleurs.

BRUNER, J. (2010) *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Paris, Retz.

FOUCAULD (de), J.-B. *L'abondance frugale. Pour une nouvelle solidarité*, Paris, Odile Jacob.

HOBBS, T. (2010[1642]), *Du Citoyen*, Paris, Flammarion.

KROPOTKINE, P. (2022[1889]), *La morale anarchiste* suivi de *L'esprit de révolte*, Paris, Payot.

LATOUCHE, S. *L'abondance frugale comme art de vivre. Bonheur, gastronomie et décroissance*, Paris, Payot et Rivages.

ROUSSEAU, J.-J. (2012[1755]), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion.

RUMPALA, Y. (2018) *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*. Ceyzérieu, Champs Vallon.

TOURAINÉ, A. (2000) « La société comme utopie » dans Tower, L. et Schaer, R. (dir.) : *Utopie. La quête de la société idéale en Occident*, Paris, BNF & Fayard.

Ouvrages de fiction

BARJAVEL, R. (2007[1943]) *Ravage*, Paris, Gallimard.

CALLENBACH, E. (2021[1975]) *Ecotopia*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Gallimard.

ESCHBACH, A. (2008), *En panne sèche*, trad. Frédéric Weinman, Nantes, L'Atalante.

K. LE GUIN, U. (2006[1974]) *Les Dépossédés*, trad. Henry-Luc Planchat, Paris, Le Livre de Poche.

LIGNY, J.-M. (2006), *AquaTM*, Nantes, L'Atalante.